

FORMES ET TENDANCES DE L'ANARCHIE...

Quatorzième partie: *La violence.*

L'œuvre constructive du socialisme libertaire ne peut aboutir que par un coup de force révolutionnaire qui met effectivement la production, la distribution et l'administration entre les mains des travailleurs. Une telle prise de possession exige le recours à la violence: le résultat n'en sera-t-il pas une situation chaotique qui fournira de nouvelles bases à l'arbitraire et à l'oppression?

LA VIOLENCE, ÉCHEC ET SOURCE D'ÉCHEC:

Toute violence est un signe d'échec: échec de la raison qui ne parvient pas par ses propres moyens, démonstration, preuve, persuasion, à instaurer des relations justes entre les hommes. Échec de la liberté qui pour se réaliser doit se plier au principe qu'elle condamne, la contrainte. L'originalité du socialisme libertaire, n'est-ce pas justement d'affirmer que les moyens employés déterminent la nature de la société qu'ils établissent? Comment la contrainte viendrait-elle au bout de la contrainte, comment une société équilibrée et prospère sortirait-elle des misères et des massacres d'une guerre civile? La lutte armée exige une organisation qui la dirige et une discipline d'exception; qui empêchera «l'état-major révolutionnaire» de concentrer tous les pouvoirs entre ses mains, de dégénérer, une fois l'ennemi écrasé, en institution d'oppression et d'exploitation? Et supposez que l'ennemi triomphe: son armée fera régner «l'ordre» plus implacable pour «restaurer la puissance et l'unité nationales».

FONDEMENT D'UNE SOCIÉTÉ:

Mais la guerre «intérieure» et «extérieure», le meurtre et le massacre ne sont jamais que la concrétisation d'une violence fondamentale et permanente: celle qui est le ressort d'une société divisée en classes. Il y a violence dès que, par contrainte diffuse ou brutale, l'existence individuelle ou collective est utilisée à des fins extérieures à elle et, comprimée dans les limites arbitraires.

Toute résistance à cette oppression se heurte à la violence: interdiction des organisations ouvrières, réduction des «agitateurs» par la faim, la prison ou même la mort. Dès que la résistance ouvrière s'organise, une situation se crée où le dernier mot reste toujours à la force. Une grève comme une manifestation de rue est destinée à faire violence à l'adversaire, à lui arracher une partie de son pouvoir, à lui imposer des limites qu'il ne peut reconnaître. C'est pourquoi il mettra en action ces organisations et ces institutions spécialisées dans l'exercice de la violence (armée, police, tribunaux) sans lesquelles il ne pourrait exister.

L'INÉVITABLE VIOLENCE:

Décider une grève ou une manifestation, c'est déclencher un processus de violence dont on ne peut prévoir jusqu'où il ira. Mais il n'y a pas à proprement parler choix de la violence. La volonté de réaliser une société libre, d'assurer son libre cours à la vie tant individuelle que sociale, se heurte inévitablement à la réaction du monde qu'elle condamne. Dans certains cas, les risques les plus extrêmes doivent être acceptés: un coup d'Etat josciste, dans un pays démocratique, détruirait les conquêtes sociales d'un siècle et ferait peser sur des générations le poids d'un dressage systématiquement mystificateur et abrutissant.

Il n'est pas possible d'accepter l'idée de certains pacifistes intégraux que n'importe quelle servitude vaut mieux que le recours aux armes. Accepter la servitude, d'abord, ce n'est en rien limiter la violence, car tôt, ou tard l'État fasciste portera la guerre à l'extérieur. Les concessions faites à Hitler par les démocraties n'ont en rien empêché la deuxième guerre mondiale. Et accepter les camps de concentration, n'était-ce pas accorder plus à la violence que si on se lançait dans la lutte armée?

La servitude, surtout, signifie l'étouffement de cette civilisation en train de naître, qui reste le but dernier du socialisme. Alors qu'une résistance victorieuse à l'oppression lui permettait de se développer dans un climat revigoré. La création et la recherche ne supportent pas la servitude ni l'abdication. Par contre n'est-ce pas les périodes les plus violentes et les plus tumultueuses de l'histoire qui ont conduit l'humanité à ses plus grandes découvertes? «*Ce sont les côtés noirs de l'histoire qui font l'histoire*» disait Marx après Hegel.

Au procès de la violence, pourrait-on opposer une paradoxale fertilité de la violence? Et d'abord, ne doit-on pas distinguer violence totalitaire et violence révolutionnaire?

René FUGLER.
